

candeur de sa prudence. D'un autre côté, le colonel du régiment, mu sans doute par quelque intérêt humain plus vif et plus prononcé qu'un sentiment vraiment religieux, s'avisait de reprocher à l'abbé Lubbert le peu de zèle qu'il mettait à répandre parmi les soldats l'instruction religieuse, recommandée, disait-il, par les circulaires du ministre de la guerre. Le ministre de Dieu et de la paix lui répondit avec douceur, mais avec dignité, que la religion ne pouvait être ni enseignée ni suivie comme une chose de discipline militaire; que, quant à lui, il s'applaudissait chaque jour du succès de la marche qu'il avait adoptée dans les graves intérêts dont il était le dépositaire : car le petit nombre de cœurs qu'il avait conquis à Dieu, lui étaient du moins volontairement et sincèrement dévoués.

On avait parlé à l'abbé Lubbert de l'influence de Bertrand et de l'importance que son exemple pouvait avoir aux yeux de ses camarades ; il songea à conquérir cet homme : le mot n'est pas exagéré quand on se fait une idée de l'âpreté de caractère et des longues habitudes anti-religieuses du jeune maréchal-des-logis ; mais Dieu devait au jeune aumônier la récompense de son évangélique patience, et il ne tarda pas à la lui accorder. Deux événements, funestes en apparence, qui arrivèrent à peu de distance l'un de l'autre donnèrent à l'abbé Lubbert l'occasion de remporter une victoire signalée sur les ennemis de la religion.

Depuis l'arrivée de l'aumônier au régiment, Bertrand n'avait pas cessé de déployer contre lui une opposition tellement injurieuse, que les lois de la discipline militaire l'auraient châtié sévèrement si l'abbé Lubbert n'eût couvert ses fautes d'une indulgence toute chrétienne. Jamais le maréchal-des-logis ne saluait l'aumônier quand il passait auprès de lui ; et lorsqu'il commandait le poste de garde à l'entrée du quartier, il donnait l'ordre à la sentinelle de se détourner quand il se présenterait, afin de ne pas lui rendre les honneurs militaires auxquels il avait droit. Puis, quand l'abbé, tristement affecté de ces preuves d'un hostile mépris, avait fait quelques pas, il était poursuivi par des éclats de rire ironiques et d'insolentes huées. Mais Bertrand poussa plus loin l'aveugle brutalité de sa haine. Un jour, le maréchal-des-logis, chargé de porter quelque ordre de ses chefs, sortait à cheval du quartier ; il aperçut l'aumônier à peu de distance de l'entrée. Il était fort habile à manier son cheval ; il le fit caracoler et se dresser, comme si un caprice de cet animal l'empêchait sur son expérience, et il le dirigea contre l'abbé, qui fut rudement renversé et reçut à la tête une large blessure. Quelques soldats accoururent et le relevèrent tout sanglant, tandis que son meurtrier s'éloignait en riant. Mais l'aumônier, quoiqu'il souffrit cruellement durant plusieurs jours, ne fit point connaître la véritable cause de son accident, et Bertrand, qui, connaissant bien les suites naturelles que ce guet-apens devait avoir pour lui, se préparait à les subir, put se vanter impunément à ses camarades de cet exploit contre un prêtre auquel dans la langue huencieuse des casernes, il donnait un autre nom !

(A continuer.)